Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 63 (1975)

Heft: 3

Artikel: A propos... : les "crypto-domestiques"

Autor: Masnata-Rubattel, Claire

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-274081

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jenny Humbert-Droz a «couronné» la vie de combat de son mari

Vivre avec un homme que ses convictions politiques et sociales ont amené constamment à la pointe du combat, et n'être pas « seulement » sa femme, mais avoir aussi sa part d'action, son engagement propre vécu chaque jour, c'est ce qu'a réussi Jenny Humbert-Droz.

Car si l'on voulait vivre dans le sillage d'un homme tel que Jules Humbert-Droz, pas moyen de faire autrement que d'être parfaitement au courant de sa lutte. Donc de s'engager avec lui.

Mêmes expériences, mêmes conclusions

De ses études de théologie à Neuchâtel (études où dominait le rapprochement entre christianisme et socialisme) à la création du Parti communiste suisse en 1920, de la responsabilité de la revue « Le Phare », subventionnée indirectement par Moscou, et qui l'a fait connaître dans les milieux internationaux, à la nomination par Lénine au poste de Secrétaire de l'Exécutif, de son opposition aux méthodes staliniennes, jusqu'à sa nomination à la tête du Parti communiste suisse, de son exclusion du Parti à sa rentrée au sein du Parti socialiste en 1943, Jules Humbert-Droz a toujours été un homme profondément honnête et attentif à chacun, un homme au sens politique très acéré dont les pronostics ne se sont jamais démentis, un homme foncièrement démocrate. C'est de cet homme-là que Jenny Humbert-Droz devait être la femme.

Jules et Jenny Humbert-Droz, à Zurich, en 1952 : ensemble dans la même expérience, en route vers les mêmes conclusions !

Et Jenny Perret, fille d'un pasteur très conservateur, quand elle rencontra Jules, à Neuchâtel, par l'intermédiaire de l'Association chrétienne d'étudiants, ne s'est sans doute pas méfiée qu'elle allait passer sa vie à faire les mêmes expériences de militantes que lui et arriver aux mêmes conclusions que lui !

Leur rencontre dans les milieux estudiantins, où l'on parlait très âprement d'antimilitarisme, s'est faite simplement dans le travail commun. Jules Humbert-Droz était déjà engagé dans la lutte ouvrière, et Jenny Perret, qui avait en elle passablement de dispositions pour cette cause, s'est rapprochée rapidement de ses idées. Si près qu'en 1916, ils décident de se marier, malgré l'opposition des parents de Jenny.

Mais ils sont à peine mariés que l'époux est emprisonné six mois pour objection de conscience (remarquons au passage que la peine maximale est toujours la même, nous n'avons guère fait d'avance dans ce domaine...) Comme elle a adhéré aux Jeunesses socialistes, elle en reprend le secrétariat dont s'occupe son mari. Il lui donne ses instructions du fond de sa prison, à Neuchâtel.

Et quand il en sort, comme on vient de l'éliminer de la rédaction de « La Sentinelle », ils collaborent ensemble au « Phare ». Et elle va le suivre à Moscou où elle travaille au secrétariat latin, tout en continuant de se tenir parfaitement au courant de ce que fait son mari et en s'occupant de ses deux enfants qui souffrent de l'hiver russe. Elle le suivra aussi, dans l'illégalité, en France (où Humbert-Droz dirigeait en fait toute la politique du Parti et avait les pleins pouvoirs) et en Italie.

L'exclusion douloureuse

Lors de leur retour en Suisse, en 1931, chacun se plonge dans son travail : Jules à la tête du Parti communiste suisse, Jenny recevant la responsabilité de lancer une agence de presse télégraphique pendant l'inquiétante montée du nazisme.

Mais elle va bientôt connaître, en même temps que son mari, une rupture douloureuse : celle d'avec le Parti communiste. Certes, dès l'apparition au pouvoir de Staline, qui veut s'imposer partout, Humbert-Droz a manifesté sa désapprobation. Il n'aime pas les méthodes autoritaires. Au sujet de la question allemande, il s'est aussi opposé aux propositions de Staline qui s'est écrié, ulcéré, à l'adresse du Suisse, en pleine séance : « Va au diable ! »

Des disgrâces donc, il y en a eu. Une réhabilitation. Et des années dures. Non seulement à cause de l'atmosphère qui régnait à l'intérieur du Parti, mais encore parce que les arrestations étaient nombreuses ; en 1939, Jenny Humbert-Droz a passé vingt jours au secret, à la prison cantonale de Zurich, tandis que son mari séjournait fréquemment en prison.

Mais le pire, ce fut surtout que la situation était devenue intenable à l'intérieur même du Parti pour le couple Humbert-Droz, au milieu des méfiances et des intrigues. Jusqu'au jour où Jules Humbert-Droz fut exclu du Parti communiste par Hofmaier qui l'avait évincé un peu plus tôt à la tête du Parti. Mme Humbert-Droz dut assister à la séance où l'exclusion de son mari a été prononcée. Peu après d'ailleurs, une autre séance l'excluait à son tour. Elle apprit la nouvelle au coin d'une rue, de la bouche d'un de ses camarades... C'était en 1943. Ils n'avaient plus rien.

« Couronner » l'œuvre

Jules Humbert-Droz s'est éteint au mois d'octobre 1971. Sa compagne, à près de quatre-vingts ans (alors que la jeunesse n'a pas quitté son visage) est seule. Ses nombreuses activités (membre du comité cantonal neuchâtelois de la Fédération des consommatrices, du comité du Centre d'éducation ouvrière, de la commission de la bibliothèque de la ville de La Chaux-de-Fonds) et la curiosité de son esprit l'empêchent de ressentir trop cruellement cette solitude.

Et elle a eu la consolation de revivre un peu avec son mari après sa mort, en achevant le monument qu'il avait commencé : aux trois premiers volumes de ses Mémoires, elle a pu ajouter le tome quatrième, « Le Couronnement d'une vie de combat »*), qui retrace les trente dernières années de la vie du grand militant, de son conflit avec la direction du Parti, de son exclusion, à sa rentrée dans le Parti socialiste.

Ainsi Jenny Humbert-Droz a sauvé de l'oubli une grosse somme de documents et d'informations en s'attachant à la rédaction de ce livre. Il lui a fallu classer longuement des milliers de coupures de journaux, des milliers de papiers, qui étaient presque tous des rescapés de l'histoire, grâce au fait qu'une copie de chaque rapport, de chaque lettre importante, était envoyée chez la mère d'Humbert-Droz, à Boudevilliers, qui les entreposait dans son grenier !

Ce livre, le leur...

Dans son appartement de La Chaux-de-Fonds, elle parle de ce quatrième tome — le leur ! — auquel elle a été attelée dix-huit mois. Elle parle de la difficulté de choisir parmi les faits marquants de cette période, et parmi les nombreuses interventions de son mari dans la presse socialiste. Elle parle aussi du seul épisode « drôle » de cette époque : la saisie de la bibliothèque de son mari, en 1939, par la police fédérale ; les hommes chargés de ce séquestre, sans doute pas très cultivés, avaient emmené dans le même mouvement, tous les livres écrits en russe (y compris des livres d'enfants !) et tant d'autres livres dangereux, tels que « Le Rouge et le Noir », de Stendhal ! N'empêche que ce n'est que deux ans et demi plus tard seulement que Jules Humbert-Droz rentra en possession de la majeure partie de ses livres...

Elle parle aussi de l'étrange silence de la presse suisse au sujet de ce quatrième tome des Mémoires : silence qu'elle explique par le contenu du livre : publications de coupures de la presse romande des années de la bouffée fasciste qu'elle ne condamnait pas forcément, et scandale Hofmaier (Hofmaier, à la tête du Parti du travail, recevait des sommes importantes d'un gros industriel, fournisseur d'Hitler...) qui a touché non seulement les milieux communistes, mais aussi ceux de la haute finance suisse.

Et elle achève, en parlant de son mari : « Son contact avec la base était étonnant. Il écoutait avec tellement d'attention les questions quelquefois les plus saugrenues, il prenait tout au sérieux et se donnait tant de peine pour expliquer les choses les plus simples. Il était toujours le dernier à sortir d'une assemblée, tant il mettait de conscience à répondre... Le socialisme, il avait cela dans la peau, il avait, dès le départ, la mentalité d'un enfant de La Chaux-de-Fonds, sorti d'une famille ouvrière. Il plaisantait d'ailleurs en disant : « Je suis un conservateur puisque mon grand-père était déjà socialiste ! »

Anne-Lise Grobéty.

*) Mémoires de Jules Humbert-Droz, tome IV, 1941-1971, « Le Couronnement d'une vie de combat », La Baconnière, 1973.

A PROPOS...

LES « CRYPTO-DOMESTIQUES »

On savait que la famille nucléaire qui est la nôtre, avec la division du travail qu'elle implique (à la femme les tâches « ménagères », à l'homme le monde extérieur) rendait des services très sensibles à la société. Par exemple, la maîtresse de maison se charge de toutes les tâches qui, si elles devaient être effectuées par l'homme, limiteraient considérablement ses possibilités pratiques de vendre sa force de travail ; dans la plupart des pays occidentaux effectivement, beaucoup plus d'heures sont consacrées chaque année au travail domestique qu'au travail productif. Autre exemple, aujourd'hui, et depuis environ un siècle et demi, la fonction de reproduction de la mère implique une fonction d'éducation : la femme élève donc ses enfants et procure par là à la société la force de travail dont elle aura demain besoin.

La production effectuée à la maison l'est gratuitement. Les fonctions actuelles de la famille entraînent donc une économie considérable pour la société, en même temps qu'elles contribuent à la stabiliser. Economie, puisque des recherches récentes effectuées aux Etats-Unis évaluent le prix des travaux domestiques à plus de 13 000.— dollars par an. On comprend alors qu'un changement paraisse peu souhaitable à certains puisqu'en fin de compte le salaire du mari rémunère le travail de deux personnes lorsque la femme reste à la maison. D'autant moins souhaitable que cette situation plonge la femme mariée « qui ne travaille pas » dans un état de dépendance économique qui contribue à la rendre conservatrice et l'empêche souvent de remettre en question le statu quo. Ce qui est un facteur de stabilisation de la société.

On savait tout cela, mais on ne savait pas qu'on était des « crypto-domestiques ». Dans son dernier ouvrage, Galbraith — peu suspect de gauchisme — analyse une fonction nouvelle de la maîtresse de maison sans laquelle la société ne pourrait pas non plus survivre sous sa forme actuelle. Cette fonction consiste, comme il le dit, à gérer la consommation [1]. Pour l'économiste, la possession et la consommation des biens deviennent, au-delà d'une certaine limite, un véritable asservissement ; plus les « choses » sont spacieuses, luxueuses, nombreuses, plus il faut consacrer de temps à leur entretien, à leur gestion, aux réparations qu'elles exigent ; tant et si bien qu'à partir d'un certain palier, le jeu n'en vaut plus la chandelle... sauf si l'on peut se décharger de ces tâches sur autrui. Dans ce cas seulement, la consommation ne connaît plus de limites.

« Autrui », c'était autrefois, pour ceux qui pouvaient se le permettre, cette caste bien à part que constituaient les domestiques. Une caste qui tend à disparaître à la suite du développement industriel et qui pourtant s'avérerait d'une extrême nécessité dans l'ère de consommation que nous vivons. Pour la remplacer, c'est tout naturellement aux femmes que l'on a fait appel ; elles étaient en effet relativement disponibles puisque l'industrialisation avait mis fin à l'artisanat rural qui était de leur ressort et que l'avance technique amenuisait leur rôle dans l'agriculture. La consommation s'accroissant, la domesticité privée disparaissant, c'est elles qui furent chargées d'administrer et de gérer ladite consommation. Le système a en outre réussi ce tour de force de modeler leur attitude en conséquence, de leur faire trouver normal ce rôle d'« épouse-servante » comme dit Galbraith.

Cette conversion des femmes en une classe de crypto-domestiques est, pour lui, un événement économique de première importance : « Dans la société de l'ère pré-industrielle, seule une minorité pouvait se permettre d'employer des serviteurs salariés ; aujourd'hui, l'épouse-servante est à la disposition, et cela démocratiquement, de la presque totalité de la population masculine ». Et là encore, aucune rémunération ne sanctionne officiellement l'importance de son service. Un service qui représente, selon des évaluations récentes, un quart du produit national brut et dont la disparition limiterait considérablement les différentes formes de consommation ménagère. Il faut en effet beaucoup de temps pour gérer cette consommation ; chacune de nous sait les heures qu'elle passe à accomplir les multiples tâches en relation avec la consommation de biens, pour choisir, faire réparer, entretenir, nettoyer toutes ces « choses » qui nous submergent. Le rôle de l'épouse-servante est d'une importance telle qu'il détermine l'expansion de la consommation dans l'économie moderne. L'exploit de notre monde actuel est d'avoir réussi à cacher à la femme cette fonction économique vitale qui est la sienne et à la persuader que ses tâches domestiques n'étaient dictées que par son sens du devoir, sa capacité d'affection et son dévouement inlassable aux siens.

Et Galbraith conclut ainsi son développement : « Rarement le système économique est parvenu à instituer des valeurs et à adapter à ses besoins le comportement qui en résulte avec autant de succès que dans ce modelage de l'attitude et du comportement de la femme. En un mot, cette réalisation a une portée économique considérable. S'il n'y avait pas la femme pour gérer la consommation, ses possibilités d'expansion seraient singulièrement limitées. La femme étant là pour en assumer la gestion, la consommation peut être plus ou moins indéfiniment accrue... En l'état actuel des choses... telle est la contribution suprême de la femme à l'économie moderne ».

Peut-on tirer de ces propos d'autre conclusion logique que celle-ci : notre travail dans le cadre du ménage est indispensable à la survie de notre société ; nous constituons la majorité de la population de ce pays. Nous détenons donc potentiellement un pouvoir énorme. Mais en sommes-nous toutes conscientes et avons-nous toutes envie soit de changer notre condition soit de modifier le cours d'une société qui, comme un bateau en détresse, a perdu le cap ?

Claire Masnata-Rubattel.

[1] GALBRAITH (John K.) — **La science économique et l'intérêt général.** Paris, Gallimard, 1974, 395 p.

Lydia Daïnow
GENÈVE
INSTITUT DE BEAUTÉ
Des soins de beauté individualisés avec les produits
LYDIA DAÏNOW
17, r. Pierre-Fatio Tél. 35 30 31